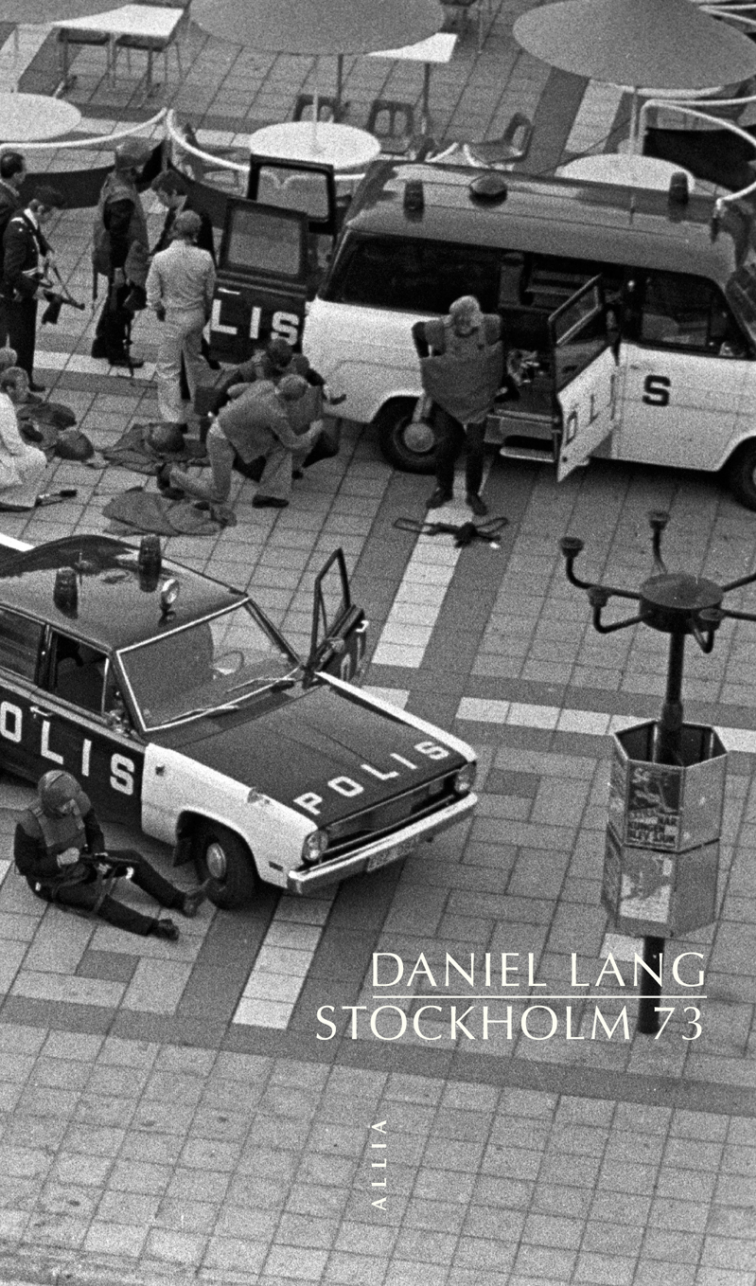




DANIEL LANG
STOCKHOLM 73

ALLIA

Stockholm 73

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ALLIA

Incident sur la colline 192

DANIEL LANG

Stockholm 73

Traduit de l'anglais par
JULIEN BESSE

I D E M • V E L L E



A C • I D E M • N O L L E

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2019

TITRE ORIGINAL

The Bank Drama

Le présent texte a paru pour la première fois dans
The New Yorker Magazine (Condé Nast Publications)
le 25 novembre 1974.

© Daniel Lang 1974, tous droits réservés.

Photographie de couverture : Place Norrmalmstorg,
Stockholm, août 1973. © Jan Collsiöö / TT / arkiv, tous
droits réservés.

© Éditions Allia, Paris, 2019, pour la traduction française.

LE 23 août 1973, peu après l'ouverture des bureaux, un détenu suédois fraîchement évadé pénétrait dans la principale succursale de l'une des premières banques de Suède, la Sveriges Kreditbank, avec l'intention d'y commettre le forfait le plus ambitieux d'une longue carrière criminelle. Il arrivait bien outillé. Dans une main, dissimulée sous un blouson, il tenait une mitraillette chargée; dans l'autre, une grande valise en toile contenant des munitions de rechange, des explosifs plastiques, des détonateurs, des mèches de sûreté, des rouleaux de corde, un couteau, des chaussettes en laine, des lunettes de soleil, deux talkies-walkies et un radio-transistor. Le détenu portait des gants, dont une autre paire se trouvait dans la valise; elle était destinée à un complice, non encore entré en scène, mais dont il ne doutait pas de l'irruption prochaine. Le fugitif n'avait pas lésiné sur son déguisement: arborant des lunettes de pacotille et une épaisse perruque châtain, ses joues fardées de rouge, il avait teint sa moustache et ses sourcils, d'un châtain tirant sur le roux, en noir de jais. Dans l'espoir de passer pour un étranger, il s'exprimait en

anglais, une langue enseignée dans les écoles suédoises, avec un accent américain. Deux jours durant, tandis qu'il demeurerait confiné dans la banque, la police tenta d'établir son identité et n'y parvint que lorsque sa voix, retransmise à la radio, résonna de manière familière aux oreilles exercées d'un enquêteur. Elle s'avérait être celle de Jan-Erik Olsson, bandit perceur de coffres-forts, âgé de 32 ans. D'une intelligence supérieure à la normale, il était originaire du sud du pays, où il avait jusqu'alors mené ses activités criminelles; il était connu de la police du comté en sa qualité d'expert en explosifs, qui n'hésitait pas par ailleurs à se servir d'une arme à feu. Olsson avait été condamné en février 1972 pour vol au premier degré. Le cambriolage, au cours duquel un couple de retraités vivant à Helsingborg l'avaient surpris en train de piller leur domicile, lui avait valu une certaine notoriété. Effrayé, le mari s'était effondré, obligeant son épouse à prier Olsson d'aller chercher ses médicaments pour le cœur dans la cuisine; le cambrioleur s'était exécuté avant de se remettre à la tâche puis de quitter les lieux en emportant un butin considérable. Il avait écopé de trois ans de prison et, arrivé à peu près à la moitié de sa peine, il avait

profité d'une permission pour s'évader du pénitencier de Kalmar, au sud de Stockholm, avant de réapparaître quelques semaines plus tard à la Kreditbank.

À peine Olsson avait-il franchi le seuil de la banque que les clients et la quarantaine d'employés présents – caissiers, commis du service courrier, secrétaires, préposés – comprirent que ce jeudi matin n'aurait rien d'ordinaire. En quelques secondes, Olsson avait brandi sa mitraillette et fait feu en direction du plafond, déclenchant une pluie de ciment et de verre. “Je l'ai pris pour un terroriste arabe”, me confia plus tard Birgitta Lundblad, alors dans sa dixième année au sein de l'établissement et chargée des traites bancaires de l'étranger. Jeune femme séduisante, elle avait un an de moins qu'Olsson. Elle effectuait chaque jour le trajet d'une demi-heure depuis Jakobsberg, une banlieue résidentielle, où elle vivait avec son mari, un ingénieur civil, et leurs deux filles, âgées de trois ans et un an et demi. Elle passait au sein de la banque pour une employée consciencieuse au bilan d'assiduité exemplaire. Elle aimait son rythme de travail et les responsabilités afférentes à ses fonctions ; lorsqu'elle envisageait l'avenir, elle y voyait la banque et bien sûr sa famille.

À l'instant où Olsson fit son entrée, se rappelait-elle, elle songeait à profiter de sa pause déjeuner pour aller jeter un œil à une boutique du quartier qui soldait des vêtements pour enfants, une possibilité qu'elle évacua bien vite à l'arrivée de l'intrus armé. Soudain, plus rien n'eut d'importance à ses yeux, hormis ce que l'individu s'appêtait à faire. Sa mitrailleuse toujours pointée vers le plafond, Olsson annonça en anglais : "La fête vient tout juste de commencer" – une réplique que la police a pu identifier par la suite : il l'avait entendue peu de temps auparavant dans un film américain mettant en scène un détenu en cavale. D'instinct, la majeure partie de son auditoire terrifié se jeta au sol, mais certains se retranchèrent dans un dépôt exigu où étaient conservés des fonds, quand d'autres, en état de panique ou rivalisant de témérité, se précipitèrent vers les sorties, se ruant en tous sens sur la place Norrmalmstorg, sans doute la plus fréquentée de Stockholm et où domine la façade massive, haute de cinq étages, de la Kreditbank.

Ayant posé sa radio sur l'un des comptoirs, Olsson en augmenta le volume au maximum et les murs de marbre de la banque se mirent soudain à résonner au son du rock. Les yeux

d'Olsson se posèrent alors sur une sténographe, une lettre fraîchement tapée à la main, qu'elle s'apprêtait à remettre à son auteur au service des prêtres. Il s'agissait de Kristin Ehnmark, une pétillante brunette de 23 ans. Kristin comprendrait bientôt à ses dépens qu'Olsson utilisait la radio pour capter les réactions de la police à son exploit, mais pour l'heure, la musique assourdissante la laissait perplexe. "J'ai cru me trouver en présence d'un fou, me confia-t-elle. J'ai pensé que j'assistais au genre de chose qui n'arrive qu'en Amérique." Avec horreur, elle observa Olsson extraire une corde de sa valise puis la tendre à un comptable en lui ordonnant de lui attacher les mains et les chevilles. Quelques secondes plus tard, Kristin, ligotée, se tortillait péniblement sur le sol en déplorant d'avoir un jour quitté son village natal, un site aurifère de l'extrême nord de la Suède. Il s'était écoulé trois ans et demi depuis qu'au sortir de l'adolescence, elle avait fait route vers le sud en compagnie d'un jeune homme, son fiancé ; celui-ci venait de décrocher un très bon poste à Stockholm et refusait d'en entendre parler si Kristin n'était pas du voyage. Une fois dans la capitale, elle avait pris le premier emploi qui s'offrait à elle, à la banque en l'occurrence, sans s'y investir

pleinement, tandis qu'elle s'épanouissait dans sa vie amoureuse. L'idylle avait néanmoins pris fin, tout comme l'éventualité d'une carrière dans le domaine bancaire. Impatiente, elle avait décidé au printemps 1973 de se former au travail social, avant de s'apercevoir que les cours dont elle avait besoin ne commenceraient pas avant septembre. L'attente, me confia-t-elle, constituait une source d'irritation quasi quotidienne, mais ce jour-là, ce 23 août 1973, alors qu'elle tentait en vain de libérer ses chevilles attachées, son sentiment de s'être attardée trop longtemps dans le secteur bancaire s'avérait plus aigu que jamais. Elle s'en faisait une nouvelle fois le reproche lorsqu'elle sentit une autre présence au sol. Après s'être contorsionnée pour se mettre sur son flanc gauche, elle vit à ses côtés Birgitta, ligotée elle aussi. Kristin eut à peine le temps de comprendre ce qu'elle voyait : elle entendit Olsson ordonner au même comptable de ligoter une troisième employée, Elisabeth Oldgren, caissière de 21 ans du service des devises, entrée au sein de la banque quatorze mois plus tôt. Petite et blonde, ses yeux bruns étaient empreints d'une rare douceur. Avec le recul, Kristin est convaincue que le soin particulier dont fit preuve le comptable en